

## Le regard de l'autre

Michel Pleau

Numéro 72, printemps 1997

La critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pleau, M. (1997). Le regard de l'autre. *Moebius*, (72), 40–44.

MICHEL PLEAU

*Le regard de l'autre*

La critique est avant tout un regard de l'autre. Le texte poétique, d'abord habité de solitude, est tout à coup «lu» par l'autre. Les réflexions qui suivent cherchent à présenter la critique comme une des «lectures» possibles du poème.

Tout ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant n'a-t-il pas toujours été tourné vers l'autre, comme si je marchais vers quelqu'un d'autre que moi. J'écrivais et il me semble que déjà les mots n'étaient plus sur la page, qu'ils amorçaient leurs descente en moi, mais aussi — même si cela peut paraître contradictoire — contenaient déjà tout le désir de l'autre.

C'est un peu comme si j'avais mis tous mes textes dans une enveloppe. J'étais Emily Dickinson sans le savoir. J'ai besoin de l'autre pour donner un sens, une direction à mes textes. Je veux que mes textes aillent de l'avant, qu'ils suivent le chemin vers l'ailleurs, éprouvent l'étrangeté du monde. J'écris, prends soin d'un poème durant un certain temps mais ensuite je le laisse faire sa vie de texte. Je cherche pour mes textes les mains de l'autre, des mains qui l'ouvriront. Des mains amoureuses, désirantes — les poèmes n'ont pas à tomber entre des mains ignorantes de l'amour. C'est important d'aimer pour lire.

Il y a la réalité de l'autre, pas simplement l'autre métaphysique, inaccessible. Il y a l'autre réel, de chair. L'autre chez qui les mots, l'émotion, vont prendre racine. Il y a quelque chose de l'ordre du germe lorsque j'écris et que je lis. Je sème des mots et l'autre peut être une terre accueillante. Les mots sans l'autre arrivent mal à pousser, à croître. Jocelyne Felix a cette réflexion: «*Écrire est une occasion de mûrir.*» Il y a une vie des mots, une existence, un trajet. Si je m'intéresse à la question de l'autre dans l'écriture, c'est par besoin de savoir ce que devient le texte

après avoir été écrit. Où se dirige-t-il? Il m'apparaît que l'autre est aussi la suite des mots. J'écris *pour la suite du monde*, dirait Grand-Louis, le poète de l'île aux Coudres.

L'autre n'est pas une multitude, une masse de lecteurs, anonymes. Ce qui m'intéresse, c'est l'autre qui a un visage et un nom. L'autre qui se nomme. Je n'écris pas de «best-sellers», je n'écris pas dans le destin de la vente. J'écris pour rejoindre un individu, une personne.

\* \* \*

Dire *je* est déjà un premier pas vers l'autre. Dire *je* pour signifier que la parole ne vient pas de nulle part. C'est un *je* appelé à devenir *nous* par la lecture: le texte devenu lieu de rencontre.

\* \* \*

J'aime regarder de l'autre côté des mots, voir qui est là. Très souvent ce n'est pas moi. Il y a derrière les mots (et aussi à l'intérieur d'eux) bien d'autres poètes, de tous les âges et de tous les siècles, des ancêtres que je respecte, que j'aime. J'aime aussi les poètes inconnus, celles et ceux dont je n'ai jamais pu lire une seule ligne — parce qu'ils écrivaient loin de toute idée de carrière. Ils écrivaient peut-être des lettres d'amour.

Je ne cherche plus à être le seul à avoir dit telle chose. La parole est plus grande que moi et lorsque j'écris je le fais avec ceux et celles qui m'ont précédé — et également avec mes contemporains. Je ne suis plus seul dans mon écriture. Soudain la compétition, dans mon esprit, devient absurde. Bien sûr il y en aura toujours pour préférer le commentaire critique à la création. Pour eux, il semble important de faire des classements, des jugements, de dire ce qui est meilleur et moins bon, comme si leur opinion avait une quelconque valeur... Cela ne donne pas des textes vivants, mais des textes faits pour l'oubli.

\* \* \*

Si je concevais l'autre simplement comme lecteur, le sujet de l'autre ne m'intéresserait pas. C'est que dans mon esprit l'autre est nécessaire pour que le poème ait un sens, une direction. Je ne tourne pas les mots vers moi mais vers les autres. En écrivant, je ne me replie pas sur moi-même tel un journal intime que l'on ferme à clef. J'écris dans toute l'ouverture qu'offrent les mots. Il y a un don de soi dans l'écriture. Ce que le poète donne c'est bien plus que des mots. Il suffit d'avoir lu un seul livre de poèmes pour comprendre cela. Il ne s'agit pas de lire simplement avec sa tête mais avec autre chose, peut-être indéfinissable, mais qui a certainement rapport avec l'attention. Être attentif à ce que deviennent les mots quand, au moment de la lecture, ils tombent en nous. Ainsi tout notre corps devient un lieu de lecture, une bibliothèque intérieure et vivante. Les mots deviennent mémoire. Et quiconque écrit, touche, à un moment (littéralement) donné, à la mémoire des mots. Les mots se souviennent et ils ont besoin du poète pour revenir de bien loin. Car il existe un voyage des mots, un trajet qui se déroule entre chaque poète. Pourquoi un poète commence-t-il à écrire alors qu'un autre a cessé, le plus souvent arrêté par la mort? Non pas pour être meilleur que ses prédécesseurs, ni pour aller plus loin. On écrit pour que la poésie continue. On écrit pour garder vivants le langage et l'émotion.

C'est ainsi que se transmet d'une génération à une autre et d'un individu à un autre, d'une façon fraternelle, l'expérience solitaire du poème.

Je n'écris pas pour m'isoler. Il m'est arrivé de lire de jeunes poètes qui disaient être les seuls vrais poètes de ce monde. Ils traitaient les autres de «pouettes». C'est facile tout ça. Je crois plutôt à l'aventure humaine. Je crois que le poème est là pour faire de moi un meilleur homme, pas meilleur que les autres comme nous le propose l'idéologie dominante, simplement un meilleur homme dans le sens de la profondeur et non de l'accumulation. Je ne cherche pas à accumuler des poèmes, je cherche à écrire les poèmes qui demeurent en moi et qui prendront demeure en l'autre. Nous avons tous en nous-mêmes

des poèmes, écrire c'est se les mettre en face de nous, se proposer à sa propre lecture et à la lecture des autres. Ce que je fais lire ce n'est plus moi, c'est une expérience commune du langage et de l'être. Si ce que je faisais lire n'était que ma propre personne cela indiquerait que je n'ai pas écrit mais simplement transcrit, décrit. Ceci dit, le poème n'est pas langage. Plus de récit, plus d'histoire pour soutenir l'intérêt du lecteur qui a trop souvent un rôle de spectateur. Ce dont le poème a besoin c'est un lecteur-poète.

\* \* \*

J'aime mettre au jour ce que je suis, me plonger dans la lumière du poème. Le poème éclaire celui qui écrit. Ce n'est donc plus un miroir où Narcisse se contemplerait, mais un objet lumineux de langage. Le poème jette une nouvelle lumière sur les choses.

L'écriture devance la connaissance que j'en retire, que j'en extrais. L'écriture d'ailleurs me semble toujours un extrait de quelque chose de plus vaste. J'entends également le verbe «extraire» qui montre qu'il faut creuser, aller vers le bas, pour rencontrer l'écriture. S'intéresser à l'autre c'est indiquer un sens historique à notre existence. Je me souviens. J'écris et le temps remonte dans les mots. Ce qui était là, endormi, oublié, refait surface. Nous ne sommes plus d'ailleurs, nous sommes d'ici! J'écris et j'ai un pays. Lorsque j'écris un poème je suis québécois. «J'appartiens à la terre», dirait Gatien Lapointe, une terre qui parle français en Amérique.

\* \* \*

J'aime revenir aux mêmes livres, car la lecture et le langage sont des expériences qui s'approfondissent plutôt qu'elles ne s'accumulent. L'étalage de connaissances poétiques ne m'intéresse pas. Je n'aime pas le savoir qui donne du pouvoir. La connaissance n'est pas faite pour éblouir, elle est un acte de reconnaissance de soi, une rencontre avec ce que je suis et poursuis. Il y a en effet une sorte de poursuite dans toute écriture. Je pense que cet être là-bas, et que je

ne connais pas encore, qui est un peu en marge, dans la marge, et en même temps au centre du poème, je pense que cet autre-là, c'est moi qui m'attends. Je me suis certainement donné rendez-vous à travers le langage. Je parle non seulement pour entendre ma voix, mais pour entendre la voix de mon être, ressentir une présence en ma propre présence. Je veux cesser d'être absent de ce monde.

Bien sûr, lorsqu'on a goûté à la parole poétique, ce qui se dit «à tous les jours» semble une langue bien triste. Cette langue est le plus souvent la répétition du bulletin de nouvelles qui n'est plus de l'information et de la formation mais plutôt une source de bavardages qui se renouvelle de jour en jour et qui nous fait croire qu'il n'y a rien de plus vieux que le journal d'hier. C'est une parole passée date, qui vieillit terriblement vite et dont on n'a plus besoin le lendemain, c'est une écriture du maintenant et non pas de l'ici. Une écriture pressée d'en finir, une écriture dont on tourne les pages pour ne plus jamais y revenir, une écriture jetable, qui tache les mains, une écriture impersonnelle.

• • •

J'ai à dire qui je suis. Nous avons tous à dire aux autres qui nous sommes. Et l'apprendre en même temps qu'eux. La présence de l'autre me permet de me connaître, non pas parce qu'il me dit qui je suis, mais parce qu'il me donne l'occasion de lui dire ma présence, mon existence. Grâce à l'autre il y a quelqu'un au bout de ma parole.